



N° SAU/052 - 1^{er} août 1962

L'HUMANISME MUSULMAN D'APRES DES PENSEURS CONTEMPORAINS

Parler d'humanisme musulman, c'est faire référence aux excellents travaux et à la clairvoyante recherche en ce domaine de Louis Gardet (1), Traitant de l'humanisme classique de l'Islam, ses conclusions sont pour affirmer l'existence d'un humanisme musulman théocentrique bien sûr et d'une certaine manière universel, puisque fondé en Dieu et appelant tout homme à la foi islamique, mais limité cependant à cause de la valorisation de l'homme en tant que "croyant", plus précisément en tant que membre de la communauté du Prophète.

Des penseurs musulmans travaillent de leur côté ce problème, remettent en question, valorisent tel ou tel aspect méconnu, éclairent des points obscurs (2). Ils sont ordinairement influencés par les philosophies occidentales, existentialisme ou marxisme par exemple, Certains essayistes font table rase du passé et veulent en tout cas valoriser l'homme en tant qu'homme et non pas d'abord parce que "musulman". Nous aboutissons même parfois à un humanisme désacralisé, anthropocentrique et coupé de ses "racines du ciel" qui en faisaient sa valeur. Il semble y gagner par contre dans son extension horizontale : "se frayer un chemin vers la condition humaine universelle" (J. Amrouche). Demain les enfants algériens diront : "Un homme est ma patrie" chante le poète Malek Haddad (3).

Les bouleversements dans les sociétés musulmanes contemporaines entraînent une "rupture de l'homme traditionnel" (4). "Période de démythification" où l'on découvre la puissance de l'homme et où l'on s'interroge. "A quoi ça sert de croire en Dieu ?" me demandait un travailleur Kabyle. "Celui qui croit au ciel est-il plus heureux que celui qui n'y croit pas ?", interroge à son tour l'intellectuel. Que penser de tous ces peuples, médite amèrement l'écrivain libanais Mikhaïl Nouaïma, qui accomplissaient parfaitement leurs devoirs religieux et leurs prières, qui ont jeûné et prié sans cesse sans connaître la joie, mais qui, au contraire, ont continué à plier sous l'injustice, l'esclavage, la guerre et à souffrir dans la pauvreté, la faim, la misère ? Éternelle interrogation des hommes : Pourquoi les méchants sont-ils heureux et pourquoi les bons sont-ils toujours dans le malheur ?

Mais si les penseurs musulmans contemporains constatent une crise dans l'Islam d'aujourd'hui, ils ne sont pas du tout unanimes pour se couper ainsi des racines de leur foi. Au contraire, certains en affirment que plus vigoureusement les richesses de l'Islam, ses réserves de vie et son avenir glorieux. L'un le fera avec pondération, objectivité et probité intellectuelle, d'autres avec des arguments apologétiques dithyrambiques très classiques et, surtout, influencés par des courants de philosophie moderne puisés à la Sorbonne, par exemple. Ces penseurs ne représentent qu'eux-mêmes, mais ils ont quelquefois des thèmes communs, des idées-forces communes. Certaines de leurs constructions intellectuelles et de leurs vues de l'esprit n'ont rien de scientifique, surtout lorsqu'ils se mettent à faire

des comparaisons avec la pensée chrétienne. Mais enfin ce sont des recherches et des courants d'idées bons à connaître. Cela fait partie des présentations "modernes" de l'Islam (5).

Nous résumerons seulement quelques positions se rapportant à la question de l'humanisme musulman. Nous citerons surtout M. Lahbabi, philosophe marocain, qui entend développer un "personnalisme réaliste", basé, selon lui, à la fois sur l'Islam et sur les penseurs occidentaux des XIX^e et XX^e siècles (6). Cependant, nous remettons à une autre fois l'exposé d'ensemble des travaux de M. Lahbabi.

Avant de synthétiser la vision musulmane du monde selon les données traditionnelles et leurs interprétations modernes, disons que des auteurs, comme Mohammed Hamidullah, Othman Yahia, Hamza Boubakeur, Mohammed Aziz Lahbabi et d'autres (7), entendent défendre deux points importants de la pensée musulmane : l'opposition catégorique à tout clergé et la non rupture entre le croyant et Dieu. Ces auteurs écrivent en français et parlent à Paris dans des colloques et des congrès. Ils connaissent les jugements chrétiens portés sur l'Islam, à propos de ces points.

Citons simplement M. Lahbabi, au sujet de l'absence de clergé et de magistère doctrinal vivant :

"Nous nous sommes longtemps expliqué (à la radio marocaine) sur le problème de l'opposition catégorique de l'Islam vis-à-vis de tout clergé, sous quelque forme que ce soit. Nous avons conclu que le sens le plus aiguë de l'humanisme musulman réside dans ce refus du cléricalisme. Or souvent les historiens occidentaux attribuent, au contraire, le déclin de la culture islamique, précisément, à l'absence d'un "magistère doctrinal vivant", c'est-à-dire d'un clergé qui s'imposerait en législateur, dans le domaine temporel, certes, mais aussi dans le domaine spirituel, à la manière de la papauté vaticane. Cependant le musulman voit le problème autrement : un organisme qui intégrerait à la fois le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, qui s'érigerait en écran entre Dieu et les hommes, eût été un vrai obstacle pour l'Islam, non un progrès. L'absence d'un clergé est source de liberté personnelle, de possibilité d'"ijtihād" (libre opinion) ; liberté de penser, certes, mais pour ceux qui veulent s'en donner la peine, et s'ils déploient l'effort nécessaire pour bien connaître le Coran et la Sunna".

Tel est bien le résumé de ce que d'autres musulmans écrivent sur cette question.

En ce qui concerne la non rupture entre le croyant et Dieu les penseurs musulmans entendent répondre à des chrétiens écrivant que le Dieu de l'Islam est lointain, coupé de la créature, sourd à ses appels, etc. Ici, il faudrait citer longuement Othman Yahia, bien que cet auteur soit influencé très largement par le soufisme (mystique), celui surtout d'Ibn Arabi. Nous y reviendrons une autre fois. C'est une des positions défendues avec le plus de fermeté par cet auteur, soit dans ces articles, soit dans des colloques ou des conversations privées, Mais, pour nous en tenir à un juriste égyptien, M. Abd el Gawad, par exemple, met aussi l'accent sur les rapports unissant le musulman à Dieu : "Il n'est pas vrai, dit-il, que la cassure soit totale entre le divin et l'humain dans l'Islam" (au Centre Richelieu, à Paris). Notre auteur fait même des rapprochements avec la façon de penser des chrétiens.

Il y a là, semble-t-il, une volonté d'intériorisation de la religion. Mais l'irréductibilité du message chrétien est que nous sommes appelés non pas seulement à être unis à Dieu par la prière ou la pensée et à le "sentir" proche de nous (plus proche que notre veine jugulaire, dit le Coran), mais surtout à être "participants de la nature divine" (2^{ème} épître de St. Pierre, 1,4), "fils de Dieu dans le Fils Bien Aimé". Cette grâce sanctifiante telle que nous la comprenons, avec l'inhabitation en nous des Trois personnes de la Sainte Trinité, est évidemment impensable pour l'Islam.

Mais quelle est donc, selon ces auteurs, la vision du monde chez le musulman, qui donne un sens à son humanisme et permet, toujours selon ces mêmes penseurs, une adaptation de l'Islam au monde du XX^e siècle ?

M. Lahbabi (art, de "Confluent" cité, pp. 38-45) distingue deux univers : celui de la faute et celui de l'espoir.

1° L'univers de la faute, c'est celui du Christianisme :

(Dans cet univers) "il y a une angoisse : nous sommes responsables de l'immotivité, de l'immérité. Dès l'origine, l'humanité traîne le fardeau du péché - ce qui la rend coupable dans sa totalité - de ce qu'un seul a accompli. Nous sommes coupables par avance, avant tout commencement. Un procès instruit contre nous, sans nous, à notre insu. Notre responsabilité se trouve engagée, paradoxalement, dans un crime métaphysique. Nous sommes des coupables-innocents.

L'univers du péché est univers d'angoisse : un malaise, un souci sans cause, une crainte à la limite. Nous sommes dans l'indéterminé : univers où l'on a peur de la peur. Que certaines fautes conduisent à des malheurs, cela ne nous permet point de généraliser, avec le primitif, et de dire que tous les malheurs viennent de nos fautes. De même, on ne saurait expliquer tout ce qui, dans le monde, choque notre sens du juste et du bien par le "Péché Originel". Devant des risques vagues, devant des inconnues, on ne trouve qu'une explication de service, en permanence : c'est la faute d'Eve, c'est la faute d'Adam ! Une explication de pis aller, Malgré le thème du péché originel, le musulman reste sur sa soif : il vit le mal de la non-connaissance, ce mal traverse la vie, comme dans un désert, sans écho".

Dans cet univers, explique notre auteur, il faut un bouc émissaire qui rachète la faute. La tradition du bouc émissaire n'est pas seulement primitive : elle persiste dans notre société du XX^e siècle. Les otages, les camps de concentration, les bombardements par vengeance, les tortures, les sacrifices préventifs "pour un péché incompréhensif, pour des fautes fortuites", etc, sont des manifestations de cette tradition. "On répare par le sacrifice d'innocents, un mal inconnaissable". Ce sacrifice est un scandale, dit M, Lahbabi. "Dans nos sociétés d'aujourd'hui, on procède encore aux représailles contre les proches du coupable. On fait comme si la responsabilité était diffuse". D'où une mentalité allant contre la responsabilité personnelle et la reconnaissance de la personne humaine individuelle. Quant au sacrifié, lui, en payant pour les autres, il pouvait devenir un homme-Dieu.

Nous voyons sans difficultés qu'ici est visé le mystère de l'Incarnation rédemptrice mis sur le même plan que les croyances primitives ou celles de la mythologie grecque.

Bref, "l'univers de la faute est hanté par la fatalité du mal".

... "Si l'homme a été créé "à l'image de Dieu" (Genèse 9,68), cette image nous scandalise, parce qu'elle est informe ; informe, parce qu'elle incarne le péché. Or, il y a là, un grand mal, le mal de la contradiction. Comment se fait-il que la perfection divine n'ait pas exclu de Son image l'élément destructeur, la laideur, le mal ? Entre l'auguste modèle divin et sa réplique humaine, il y a un très malheureux hiatus".

Cette dernière argumentation est encore celle de M. Othman Yahia, qui se plaint à la poser, sous forme d'objection, presque à tous les colloques auxquels il participe. Plus en contact avec des Protestants qu'avec des Catholiques, ayant lu n'importe quel ouvrage sur le Christianisme ou d'autres de valeur, mais sans toujours les comprendre ou en les lisant forcément avec des présupposés musulmans, ces auteurs sont bien excusables de nous résumer ainsi, en quelques propositions brillantes et simplistes, le dogme du péché originel et le mystère de l'Incarnation rédemptrice. Il leur manque, bien sûr, une saine information sur ce que pense l'Église catholique.

Comment surmonter ce hiatus dont parle M. Lahbabi ? "En intégrant, dit-il, l'univers de l'espoir, celui où chacun fait lui-même son salut, par ses propres actions et de celles-ci, il aura à rendre compte le jour du Jugement Dernier".

2° L'Univers de l'espoir, c'est donc celui de l'Islam.

A/ - L'anthropologie islamique est simple, du moins nous simplifions à dessein pour ne pas nous étendre ici sur des anecdotes, histoires édifiantes, et descriptions fantasmagoriques rapportées dans les traditions, et les "histoires des prophètes" (8).

Dieu est créateur de l'homme. Un hadith (une tradition) dit qu'Il le créa à son image, mais ceci n'est pas à comprendre dans le même sens que dans la Bible (9). Quelques milliers d'années avant cette création dans le temps, toute l'humanité est apparue devant Dieu dans la pré-éternité et a reconnu son Créateur comme son Seigneur (Coran, 7,172), Qu'ils le veuillent ou non, tous les hommes à leur naissance sont liés par ce serment, ce pacte universel (le "mithaq") établi dans une "première création".

Ainsi, du reste, le monothéisme est dans la nature même de l'homme. C'est un état naturel, la "fitra", ou "marque indélébile" (O. Yahia) que chaque homme porte inscrite en lui. Une célèbre tradition dit que tout homme naît selon cette "fitra", c'est-à-dire en somme qu'il est "musulman" "soumis" forcément à Dieu, puisque dans la pré-éternité il a admis Dieu comme son Seigneur ; "ce sont ses parents qui en font un juif, un chrétien ou un parsi". Ce monothéisme naturel n'a donc pas en soi à être révélé positivement. L'homme méditant et réfléchissant sur les "signes" de la création, avec son intelligence, doit être capable de se rappeler le bienfait de Dieu. Mais l'homme oublie et le Seigneur envoie ses Prophètes, pour rappeler à chaque peuple le pacte primordial. Le sceau des Prophètes est Mahomet.

Iblis, chef des démons, tenta Adam et Ève dans le Paradis terrestre. La femme a été séduite et elle séduisit l'homme (elle enivra d'abord Adam, c'est pourquoi le vin est interdit, raconte une légende, ("la boisson étant la mère des péchés"). Il mangea comme elle du fruit défendu, Le châtiment s'abattit aussitôt sur eux deux (Coran 20,115-125 ; 7,20-25).

La théologie musulmane refuse absolument tout péché originel. La faute d'Adam et d'Ève ne rejaillit pas sur leurs descendants.

Si les choses sont ainsi, dit M. Lahbabi, chacun n'a à répondre que de ses propres actes : "ni responsabilité diffuse, ni bouc émissaire". Les innocents ne peuvent pas être, malgré eux, solidaires des coupables. Adam et Ève furent deux naïfs. Ils ont péché, parce que Satan sut se jouer de leur faiblesse. A eux de répondre seuls de ce forfait. Nous n'avons pas à supporter les conséquences de ce péché qui s'est passé à, notre insu, avant notre naissance.

"Comment nous justifier, alors que le procès s'est passé à huis clos, dans la nuit des temps, hors de toute causalité, c'est-à-dire de tout rapport avec moi, avec nous ? Serions-nous tous des "coupables" pour le seul fait d'exister ?" .

Le musulman n'a donc à répondre que des conséquences de ses propres actes, "à l'exclusion de toute responsabilité diffuse ou de péché hérité de quelque ancêtre que ce soit". "Quiconque fait le bien, le fait pour soi ; quiconque fait le mal, le fait contre soi", dit le Coran (45,15). Au jour du Jugement Dernier, "nulle âme ne sera en rien récompensée pour une autre, (...) nul rachat ne sera admis, (...) nulle intercession ne lui sera utile" (Coran, 2,123 ; cf. 17,15 ; 18,88).

B - Le mal existe et les défaillances de l'homme sont ce qu'elles sont. Mais "le musulman, dit notre auteur, ne perd jamais espoir". Sa vision du monde est une vision optimiste, car "ni le péché originel, ni sentiment du tragique ne viennent lui obstruer l'horizon". Le "mektoub" (c'était écrit) n'est pas synonyme de fatalisme. Ce n'est, dit encore notre auteur, qu'une résignation provisoire, parce qu'optimiste.

L'humanisme musulman découle de cette vision optimiste. Il faut connaître Dieu, les hommes et la nature. La connaissance de Dieu se fait à partir des hommes et de l'univers (Coran 34,9 ; 96,4-5). Les œuvres divines sont des "signes" ("ayât"), qui reflètent la puissance créatrice, l'infinie variété et bonté de Dieu (17,70). L'humanisme consiste donc à réaliser "sa destinée de serviteur de Dieu (...), qui est bon et qui aime que l'on soit bon envers ses créatures.

Cet amour de Dieu, dit M. Lahbabi, passe d'abord par celui de nos semblables, car tous ont été également honorés par Dieu. Le souci de tout musulman doit donc être de ne jamais séparer les "ibâdât" (actes du culte proprement dit) d'avec les "muâmalât" (les rapports inter-humains). Le droit musulman accorde lui-même autant d'importance aux relations sociales qu'au credo et aux pratiques cultuelles (10).

"Le musulman est dans et de ce monde, mais il doit se comporter en fonction de l'autre monde où il aura à rendre compte. C'est pourquoi, dans l'univers musulman, tout est profane et sacré à la fois. En dehors de la relation de l'amour avec la connaissance, ou de celle de la théologie avec les sciences, il y en a une autre : la relation avec le sacrifice. N'aime que celui qui consent des sacrifices par amour : le sacrifice sanctifie l'amour".

Chez les primitifs, le sacrifice est un principe moral de réparation. Par le sacrifice, ils apaisent le courroux des divinités qui réprouvent les mauvaises actions. Dans l'Islam, il en va autrement, expose l'auteur :

"Le Coran ne recommande que des actions à l'échelle humaine qui, bien accomplies, effacent les fautes et valent aux croyants le pardon de Dieu. Je suis libre, et ma liberté, en s'exerçant, m'entraîne à commettre des fautes ; mais je dispose toujours d'un recours à Dieu, par des actions de rachat, par la "niyya" (bonne intention) et par la "tawba" (le repentir).

Le musulman est libre devant Dieu ; il n'est pas enfermé dans un univers de la faute, sans issue, rive à la fatalité. Enfin, le musulman espère, parce qu'il aime Dieu et que Dieu est justice. "Allah n'est jamais injuste envers les hommes. Ce sont les hommes qui se comportent avec iniquité envers eux-mêmes" (Coran 10,44 ; cf. 10,54 ; 10,49 ; 21,47).

Connaissance, amour de Dieu et des autres, sacrifice par amour et enfin espoir en Dieu, Foi, Espérance, Charité, disons nous !... Nous retrouvons, une fois de plus, comme nous l'avons déjà vu au sujet des présentations "modernes" de l'Islam, cette préoccupation de musulmans contemporains, lettrés ou non (mais avec des modalités différentes), d'employer le même vocabulaire que celui des chrétiens pour exposer un Islam intériorisé et repensé après lecture d'écrivains chrétiens et de philosophes occidentaux.

Selon les musulmans, cet Islam est donc clair, net, accessible à la raison humaine, sans mystère obscur et sans fatalité, sans châtement injuste et sans inquiétude, ouvert à Dieu et aux hommes, comblant les aspirations du cœur humain.

La conséquence est également simple, Avec un tel humanisme, "l'Islam représente une potentialité de souplesse dans l'adaptation, ce qu'il a (du reste) démontré, dès ses débuts". L'Islam - l'humanisme musulman - est donc capable de s'adapter au XX^e siècle, écrit M. Lahbabi.

L'esprit du Coran et de la Sunna (de la Tradition) imprègne cet humanisme et lui permet de faire face à toutes les situations. L'homme est libre devant Dieu et en communication avec Lui. Pas de rupture entre lui et la Divinité et pas de clergé qui vient s'interposer entre les deux. Au cours de l'histoire musulmane, ce sont précisément ces "hommes de religion" qui ont été cause de la fermeture des portes de l'effort personnel (de l' "ijtihad"). Ils ont empêché la libre interprétation des textes sacrés, à cause des intérêts particuliers dont ils étaient les porte-parole. Et cela rappelle à M. Lahbabi l'effort de certains chrétiens d'aujourd'hui cherchant à "dissocier le spirituel du réactionnaire" (citant le titre d'un article de Mounier écrit en 1932). L'Islam progresse donc, et peut progresser, parce qu'il n'a pas de clergé et de magistère. Valeurs profanes et valeurs religieuses s'intègrent dans une même vision islamique, au point de départ même dans le Coran et la Sunna, et non par un magistère, comme ce fut le cas pour le Christianisme après la ruine de la culture greco-romaine, toujours selon notre auteur.

Bref, la tension primordiale de l'Islam est constituée du "tawh'id" (croyance en l'unicité de Dieu) et de l' "ijtihad" (libre interprétation des textes), en refusant toute intercession ("shafa'a) entre Dieu et l'homme et tout esprit moutonnier ("taqlid")

Pour montrer que M. Lahbabi n'est pas le seul à partager cet optimisme, citons enfin, parmi d'autres, M. Allal el Fassi, leader marocain bien connu :

"Je pense que sauvegarder la tradition islamique, pour un pays musulman, signifie, outre le maintien des fondements spirituels de la nation, l'accomplissement d'une révolution progressiste tant politique qu'économique et sociale, conformément aux aspirations des masses populaires. L'Islam est le premier mouvement dans le monde qui ait voulu faire une révolution sur le plan social et humain. Je ne vois aucune contradiction entre l'application de l'Islam du Coran et les exigences d'un État et d'un pays moderne. L'Islam fait avant tout appel à la raison, aux sciences, au progrès de l'humanité ; il nous laisse la liberté d'agir, de penser, de travailler conformément aux données et aux nécessités de l'époque, à la condition de préserver un climat spirituel reconnaissant la volonté suprême de Dieu et la fraternité entre tous les hommes" (11).

Ceci nous montre d'ailleurs une fois de plus que l'Islam est capable de digérer bien des situations et des comportements nouveaux, des innovations et des interprétations. Les apports étrangers ne sont presque jamais reconnus comme venant de l'extérieur, mais comme une explicitation du contenu coranique et de la Tradition. Le Coran a toujours forcément réponse à tout, puisque pour un pieux musulman il est la Parole de Dieu.

Actuellement les essayistes, romanciers et poètes arabes sont moins optimistes, que les philosophes. Leur humanisme est celui de la perplexité (J Berque) et leurs thèmes ceux de l'inquiétude, de l'angoisse ("qalaq"), du vide. Mais précisément cet "humanisme de la faute", qui, selon des écrivains et des penseurs comme Mahmoud Al-Aqqâq ("Islam au XX^e siècle", 1954) et Kamel Husayn ("Cité Inique", 1954) au Caire, est celui du Christianisme, n'est devenu l'humanisme des peuples arabes que depuis l'invasion de leurs pays par le colonialisme, disent-ils, en tout cas par le modernisme occidental. L'Islam, selon eux, est essentiellement sans hiatus ("fiçam"), sans vide et sans faille ; il ne connaît que la pure globalité. Ce sont "les autres" qui ont introduit, accidentellement et subrepticement, en lui leurs angoisses et leurs insatisfactions.

Il n'empêche qu'il manque à l'Islam cette tension, cette angoisse profonde, cette insatisfaction source de dynamisme. Sur le plan spirituel, des exhortations à l'effort personnel (à l' "ijtihad" et au "jihad") existent bien certes, mais la non reconnaissance du péché originel entraîne une certaine passivité intérieure devant le mal : on ne fait pas effort pour lutter contre les conséquences de ce péché. Sans parler de l'assurance du salut parce que musulman.

Des sociologues non-musulmans, étudiant les possibilités de développement économique des pays musulmans et leurs obstacles au capitalisme, remarquent que l'absence de cette lutte intérieure a entravé l'esprit d'aventure et d'entreprise (12). On se trouvait très bien sans changement, satisfait et tranquille dans son monde parfait. "Dans l'évolution du capitalisme européen, le sentiment de culpabilité entretenu par la doctrine chrétienne, a fourni le "ferment spirituel" qui semble avoir manqué à l'Orient" (15)

C'est là une application particulière sur laquelle nous n'avons pas à nous étendre ici. La doctrine islamique, surtout dans le Coran et la Tradition, reprenant du reste des données judéo-chrétiennes, draine des valeurs positives indéniables. Mais le chrétien est placé devant des responsabilités morales et est poussé à se surpasser dans un sens autrement plus profond que dans l'Islam officiel (nous ne parlons pas ici de certains cas de mystiques). Qu'il nous suffise de penser au "Vous, donc, soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait" (Mathieu 5,48). Cette tension mise par le Christ, Fils Bien Aimé, dans nos propres cœurs ne se trouve évidemment nulle part dans le Coran et dans la Sunna. Mais tel est bien l'optimisme fondamental du chrétien enfant de Dieu, car nous savons par la Foi qu'en nous l'Esprit Saint nous aide, par sa grâce d'Amour, à communier à cette Espérance (14).

Notes

1. Cf. "La cité musulmane", Paris, Vrin, 2^e édit, augmentée 1961, IV^o P. Humanisme musulman, - "Connaître l'Islam", Paris, Fayard, 1960, Ch VI Culture et humanisme, - "Culture et humanisme" dans Les Mardis de Dar el-Salam, Paris, Vrin, 1956 pp, 25-161.
2. A. Badawi, "L'humanisme dans la Pensée arabe", dans Studia Islamica, Paris, Larose, 1956, VI, pp, 67-100, - M. Arkoun, "l'Humanisme arabe au IV^o/X, d'après le Kitâb al-Hawâmil", ibidem, 1961, XIV, pp. 73-108.
3. COMPRENDRE, série blanche, n^o 25, 15/10/60, "Deux thèmes de la Nouvelle Littérature algérienne (L'Homme et le Peuple)".
4. COMPRENDRE, série saumon, n^o35, 15/9/60, "Rupture de l'homme musulman traditionnel" et n^o 43, 1/9/61, "Un nouveau type d'homme musulman".
5. COMPRENDRE, série saumon, n^o 32, 15/3/60, "Présentation "moderne" de l'Islam par des musulmans".
6. "Confluent", n^o II, janv-févr. 1961, pp. 32-45 au sujet du "Déclin de la culture musulmane".
7. M. Hamidullah dans son ouvrage sur "Le Prophète de l'Islam" (Paris 1959), Othman Yahia dans divers articles et entretiens, H. Boubakeur dans des directives de l'Institut musulman de la Mosquée de Paris (cf. COMPRENDRE série blanche, n^o 20), M. Lahbabi dans divers ouvrages et articles, M. Abdelkébir el Fassi (cf. COMPRENDRE, série blanche, n^o 28), etc.
8. Voir l'Encyclopédie de l'Islam, nouv. édit. T. I. article ADAM, pp. 181-183.
9. Voir en Appendice : "L'homme créé à l'image de Dieu".
10. Dans sa thèse de doctorat es-lettres, "De l'être à la personne" (Paris, PUF, 1954) M. Lahbabi note que dans le Coran ceci est très net : "le nombre de versets se rapportant au credo est bien peu de choses par rapport à ceux qui régissent les rapports interindividuels, moraux et juridiques" (p. 346, note 2).
11. Interview au correspondant de la "Vie Française" (cf. "Al Istiqlal", 28/3/59) .

12. J. Austruy, "L'Islam face au développement économique", Paris 1961 ; J. et S. Lacouture, "l'Égypte en mouvement", Paris, 1956 ; J. Berque, "Les Arabes d'hier à demain", Paris 1960. La thèse est bien connue du développement du capitalisme dans les pays protestants (Max Weber). Voir aussi COMPRENDRE, série blanche, n° 23, 1/5/60, "La résistance des facteurs socioculturels au développement de l'Algérie".
13. Raoul Makarius, "La jeunesse intellectuelle d'Égypte au lendemain de la deuxième guerre mondiale", Paris, Mouton et C°, 1960, p. 70 ; voir aussi pp. 71-72.
14. On aura intérêt à être bien informé et formé en ce qui concerne la pensée catholique sur l'homme, le péché originel, la participation à la vie divine. Certaines objections musulmanes sont parfois subtiles, à propos du péché originel surtout. On se reportera à quelque bon manuel ou ouvrage sur la question. Voir par exemple un livre récent (dans le genre manuel) : B. Piault, "La création et le péché originel", Paris, Spes, 1960, 332 p. Sur la grâce, voir Mgr Journet, "Entretien sur la grâce", Paris, Desclée, 1959, 207 p. très classique et très riche ; ou encore les pages se rapportant à ces questions dans "l'Initiation théologique", 4 vol, Paris, Le Cerf.

APPENDICE

"L'HOMME CRÉÉ À L'IMAGE DE DIEU"

Cette expression revient plusieurs fois dans la Genèse : 1,26-27 ; 5,1-3 ; 9,6. Le thème a connu un important développement chez les Pères de l'Église et dans la Théologie chrétienne. En trouvons-nous des traces dans la pensée musulmane ? ¹

Dans le Coran, Dieu a façonné l'homme selon "telle forme qu'il a voulue" (82,8). Dieu a façonné cette forme (corporelle) de l'homme selon "la plus belle forme" (64,3).

Des hadith (ou traditions) commentent ces versets. Plusieurs interprétations sont possibles. L'une dit que Dieu a créé Adam selon son image ("alâ sûratihî"). Cela voudrait dire que Dieu a créé l'homme à "son" image, c'est-à-dire à l'image de l'homme, telle que cette image préexistait en Dieu sous sa forme intelligible. Les théologiens mutazilites y verraient la présence en l'homme de la raison ("'aql"), Les théologiens de l'école dominante jusqu'à nos jours, l'ach'arisme, pensent que Dieu a fait percevoir à l'homme Ses propres attributs de perfection.

Une autre tradition avance que Dieu a créé l'homme "à l'image du Miséricordieux" ("alâ sûratî 1-rahmân"), c'est-à-dire qu'Il lui donna Ses propres attributs tels que la science, la vue, l'ouïe, etc. Bien que pourtant les Attributs de Dieu soient incommunicables et incomparables². Mais dans l'ensemble, les théologiens tiennent ce hadith pour apocryphe.

Les interprétations sont souvent hésitantes, parfois même on s'abstient par crainte d'anthropomorphisme.

Chez un penseur génial comme Ghazali (+ 1111), l'idée de l'origine divine de l'homme polarise toute son anthropologie³. Il s'est approprié l'idée biblique en comprenant par "image de Dieu" l'essence, les attributs, les actions. L'essence de l'homme est celle de son esprit, de son âme ("ruh"), qui n'est ni corps, ni substance occupant une place, etc. Cela s'applique aussi à l'essence réelle de Dieu. De même, l'homme, à sa création, a reçu la vie, le savoir, le pouvoir, la volonté, l'ouïe, la vue et la parole. Cela s'applique également à Dieu. Quant aux actions, l'origine de celles de l'homme est dans sa volonté. Celle-ci se manifeste dans le cœur et jusqu'au bout de nos doigts en ce sens que la forme de ce que nous écrivons s'est d'abord formée selon une image ayant pris corps dans notre imagination. Il en va de même pour Dieu lorsqu'il produit les plantes, les animaux, les créatures. Ainsi "l'action de l'homme qui règne en souverain dans son monde - à savoir son corps - ressemble à la souveraineté du Créateur dans le macrocosme, auquel le microcosme ressemble". Quelqu'un ayant demandé à Ghazali la signification de la parole "Qui se connaît soi-même, connaît son Seigneur", le théologien répondit :

¹ Voir l'Encyclopédie de l'Islam, anc. édit, article SURA (de Wensinck), T. IV, p. 588 ; L. Gardet, "La Cité musulmane", Paris, 1954, p. 52, note 2, renvoyant à L. Massignon, "La Passion d'al-Hosayn ibn Mansûr al-Hallâj, martyr mystique de l'Islam", Paris, 1922, pp. 599-607.

² Sur "Al-Rahmân", voir COMPRENDRE, série saumon, n° 48, 1/3/62, "Les noms divins dans l'Islam".

³ A. J. Wensinck, "La pensée de Ghazali", Paris, A. Maisonneuve, 1940, ppa 40-42.

"Les choses sont connues par leurs semblables apparentées. L'homme ne saurait par la connaissance de soi-même s'élever à la connaissance du Créateur, si cette parenté n'existait pas... L'âme, par sa parenté et sa ressemblance avec Dieu, est une échelle qui conduit à la connaissance de son Créateur". Ghazali est même allé plus loin en adhérant à une thèse selon laquelle les quatre vingt dix neuf noms divins sont applicables aussi à l'homme. Toutefois, il faisait remarquer que cela n'impliquait aucune idée d'incarnation ou d'unification.

De nos jours, des auteurs continuent à employer cette expression. Ainsi, Othman Yahia, dans une conférence à Toumliline (Maroc) en 1957 sur "l'homme et sa perfection selon la théologie musulmane", par exemple : "Les valeurs humaines conçues par l'être sont étroitement liées à l'idée qu'il se fait de Dieu, car l'homme a été créé à l'image de Dieu. Il est son représentant sur la terre (Coran 2,30-34), celui qui résume synthétiquement toute la perfection divine disséminée à travers l'Univers". M. Othman Yahia note, au sujet de l'expression, que c'est "un hadith répandu dans les milieux mystiques et attribué à Mahomet et qu'il est à la base de la doctrine d'Ibn Arabi sur "l'Homme parfait". Notre auteur se réfère là à une tradition mystique et à des interprétations ésotériques héritées du courant hétérodoxe chiite. Il se situe dans une ligne soufie particulière et est influencé par l'enseignement de M. Corbin sur les doctrines d'Ibn Arabi (+ 1240), le chiisme ismaélien et la spiritualité iranienne. N'en concluons surtout pas que l'ensemble des penseurs musulmans sunnites sont d'accord sur ces interprétations.

Dans la Bible (Gen. 1,26-27), "image" et "ressemblance de Dieu" évoquent d'abord une similitude physique (la statue est l'image du dieu, la présence même de la divinité). Cette image de Dieu en l'homme sépare celui-ci des animaux. Le verset 5,3 (Adam et son fils) permet même de dire que "créer à l'image" signifie "engendrer comme un fils". L'expression, dit le P. Maertens, est au point de départ du thème du Christ "image" de son Père⁴. Cette ressemblance physique entraîne aussi en quelque sorte la beauté extérieure. Et "pour rester une image, l'homme doit maintenir sa relation avec Dieu, il doit se souvenir qu'il n'est qu'un ambassadeur et sa domination sur la création ne sera efficace que dans la mesure où cette relation sera plus réelle"⁵. L'expression signifie en outre une similitude générale de nature. L'homme est une personne avec une intelligence, une volonté, la puissance.

Ces versets de la Genèse préparent la révélation plénière apportée par le Christ, celle de notre participation de nature à Dieu par la grâce sanctifiante habituelle et de la restauration de la nature humaine d'une manière plus admirable encore" que sa création. De même que le Christ est l' "image" du Père, de même nous avons été engendré à une vie nouvelle et nous sommes devenus "fils dans le fils", images du Fils, avec son Esprit.



S. M. A. Comprendre 20, rue du Printemps PARIS C. C. P. : 15 263 74
--

⁴ "Le thème de Dieu-Père dans la Bible", Dieu-Père au Catéchisme, Bruges, édit, de l'Apostolat liturgique, 1960, p. 7.

⁵ Ed. Jacob, "Théologie de l'Ancien Testament" (protestant), Neuchatel, 1955, pp. 135-140. L'auteur note, au sujet du verset 9,6, que toucher à l'homme c'est toucher à Dieu même dont tout homme est l'image. Le sang de l'homme est en quelque sorte celui de Dieu, si l'on peut parler ainsi.